

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón en visioconférence depuis Milan, 20 octobre 2021

Textes de référence : J. Carrón-L. Giussani, « Aucun don de grâce ne vous manque » et J. Carrón, Y a-t-il une espérance ? La fascination de la découverte, chapitres 5 et 6.

- *L'iniziativa (L'initiative)*
- *La prima vez (La première fois)*

Gloire au Père

Bonsoir à tous ! Bienvenue pour cette première rencontre d'école de communauté avec laquelle nous commençons cette nouvelle année après la Journée de début d'année.

Je remercie d'abord de tout cœur tous ceux qui ont prié pour moi ces derniers jours (comme je vous avait demandé de le faire à la Journée de début d'année). L'intervention s'est bien passée, le chirurgien est très satisfait du résultat et je vais avoir des contrôles dans les prochains mois avec les traitements nécessaires. Encore merci à tous !

Quelle que soit la situation que nous vivons, elle peut devenir la possibilité de reconnaître ce qui nous fait vivre. Lors d'un échange hier, une amie me racontait comment une chose aussi belle que la recherche scientifique – dans laquelle elle est impliquée – peut devenir ennuyeuse et perdre de son intérêt. Elle s'en est aperçue pendant qu'elle travaillait, car elle se surprenait à n'attendre que la pause-café et à se plaindre dès que quelqu'un lui demandait comment elle allait. Pourquoi cela arrive-t-il même lorsque nous faisons quelque chose qui nous plaît ? Au cours de notre échange, j'ai pensé au fait que don Giussani identifie l'origine de notre désintérêt, de notre fatigue ou de nos plaintes dans « un manque de méthode » qui fait que « la racine, celle d'où naît tout, la source de l'énergie et de l'intelligence, est considérée comme allant de soi, elle n'est plus alimentée, n'est plus couvée, n'est plus aidée par notre attention et notre volonté, comme si elle tendait lentement à disparaître, à devenir abstraite ». Et il conclut cette réflexion ainsi : « Attention, dans une vie comme la vie chrétienne, à donner comme évident de quelque manière ce qui est l'origine continue » (Fraternité de Communion et Libération, *Documentation audiovisuelle*, Journée de début d'année de CL, Milan, 14 septembre 1975). Quand nous perdons la source d'où surgit tout ce qui rend la vie différente, les problèmes arrivent !

Comment pouvons-nous nous aider dans le quotidien à ne pas considérer comme allant de soi l'origine continue ? Paradoxalement, nous en reprenons parfois conscience quand nous sommes confrontés à des faits qui nous bouleversent comme me l'écrit une personne : « Lors de la rencontre mise au point par la paroisse comme début d'année pour le catéchisme, aucun enfant n'est venu ni aucun parent, sans même prévenir de leur absence. Et pourtant, les enfants ne manquent pas dans le village ! Sur la place silencieuse en face de l'église, il y avait le curé et nous trois, les catéchistes, en train de nous regarder, ou plutôt, eux qui regardaient par terre et moi qui regardait leurs visages gris et muets [voici l'exemple de ce que nous avons dit à la Journée de début d'année sur la sécularisation : le désert avance]. Mais le malaise que j'ai vu sur le visage silencieux du curé auquel je suis très liée depuis des années, n'a en rien égratigné mon espérance. Je me suis étonnée : qu'y a-t-il en moi qui change mon jugement sur les choses quand tout est sujet à la tristesse et au désespoir ? Qu'y a-t-il en moi qui est vainqueur sur le désespoir et la solitude qui nous entourent ? Don Giussani disait que "paradoxalement le moment où la crise touche le fond est le moment le plus grand de l'espérance" (L. Giussani – G. Testori, *Il senso della nascita* (Le sens de la naissance), Bur, Milano 2013, p. 154). Quelle grâce que je puisse lire ce témoignage, quelle profonde respiration, quelle gratitude d'en faire partie avec toute ma conscience, ma pauvre personne, ma fragilité, mes faiblesses ! Comme il est intéressant de vivre le christianisme ainsi et de désirer le vivre, pas moins qu'avec ce niveau de conscience, grand ouverts au monde, forts, certains, comblés de Sa présence qui veut nous embrasser tous, nous rejoindre tous, là où nous sommes ».

Le christianisme ne continuera à être intéressant pour chacun de nous que si nous le vivons à ce niveau de conscience, « certains, comblés de Sa présence », c'est-à-dire si « l'origine continue » n'est pas considérée comme allant de soi.

J'ai été très frappé par deux expositions du Meeting (celle sur les séries TV et celle intitulée « Vivre sans peur à l'âge de l'incertitude ») et j'ai décidé de partir de là à l'école avec toutes mes classes, de ce vide et de cette incertitude que je vivais dans ce nouveau passage de ma vie. Je suis parti de ces blessures que j'ai vues, et que je vis, provoquées par une réalité qui souvent n'est pas comme je le veux, ainsi que des limites de mon caractère. Ce qui s'est produit m'a surpris. Pendant le cours, une fille m'a dit ; « Moi, je ne voulais pas commencer ma vie, tout ça, c'est la faute de mes parents » exactement comme le dit l'un des personnages dans une série TV !), une autre m'a accusé d'être « méchant » parce qu'elle pensait déjà à ce vide tous les soirs avant d'aller dormir et que c'était insupportable pour elle d'en parler en classe avec un professeur et d'être encore plus mal. Une autre jeune, après le blocage pendant quelques heures d'Instagram et de WhatsApp, m'a dit : « Je me sentais perdue, je ne savais plus comment me distraire ». Quand j'ai demandé à tous les élèves de quoi ils sentaient le besoin de se distraire, beaucoup ont répondu : « De la vie », « de la réalité ». Tout devient une possibilité pour aller au fond de ce que tu nous disais à propos des blessures et tout devient occasion de rencontre. Mais j'ai été encore plus touché en étant surpris à la fin de la leçon par le fait que ce qui était arrivé ne m'appartenait pas, c'est-à-dire que ce n'était pas le fruit de mes capacités souvent inadaptées et gauches mais d'une Présence et d'une appartenance qui ont provoqué chez beaucoup d'élèves une curiosité et un désir de partager pendant l'intervalle ou à la fin du cours quelque chose à propos d'eux-mêmes et de leurs questions : « Professeur, pourquoi est-ce si difficile de se lever le matin en sachant que ce sera une journée horrible ? », « Professeur, mais tout le temps que je perds en ce moment sur les bancs de l'école, il me sera utile plus tard ? », « Professeur, pourquoi est-ce que chaque jour je me sens un poids pour tout le monde ? », « Professeur, je ne vais plus à l'église parce que je suis en colère contre Dieu qui n'a rien fait pour une personne malade qui m'est chère et qui est morte mais je voudrais en parler avec vous ». Cela s'est clarifié quand tu as cité don Giussani qui disait : « Le monde d'aujourd'hui est ramené au niveau de la misère évangélique ; au temps de Jésus, le problème était de savoir comment vivre, et non de savoir qui avait raison » (p. 6). Ce début a été extraordinaire, surtout parce qu'il m'a permis de me rendre compte du don reçu grâce à l'expérience du mouvement que je vis depuis ces trente dernières années. « Aucun don de la grâce ne vous fait plus défaut » : si je regarde mon passé et surtout mon présent, je peux affirmer avec une certitude absolue que cette phrase est vraie pour moi comme tu le disais : « Rien – rien ! – ne peut remettre en question la certitude inépuisable de la grâce qui nous est donnée et qui se renouvelle chaque matin » (p. 3) malgré le fait que chaque jour est entouré par le vide et par les blessures, même aussi à travers ce vide et ces blessures. Il n'y a pas d'évidence plus grande que le fait que dans ma vie tout a été généré par la rencontre avec le charisme de don Giussani. Merci pour le chemin ensemble.

Je suis étonné de reconnaître et de toucher dans votre expérience les mots de don Giussani à propos du « manque de méthode » que j'ai lu au début en réponse à notre amie chercheuse. Comme tu le dis, se rendre compte du don reçu, c'est-à-dire ne pas le considérer comme évident, rend le début « extraordinaire ». Nous ne dépendons pas d'un but, de la situation des jeunes et de leurs réactions et pas plus que de nos capacités. Nous sommes uniquement déterminés par l'origine présente – c'est d'elle que vient chaque nouveauté quand elle n'est pas considérée comme allant de soi – dont la situation dans laquelle nous vivons nous rend conscients, même une situation comme celle que tu as décrite. Si tu ne t'étais pas confronté avec les jeunes, tu aurais pu continuer à considérer la grâce qui t'est arrivée comme évidente. Le rapport, même conflictuel, avec tes élèves t'a fait reconnaître, avec gratitude, la portée de la grâce reçue. Et cette expérience t'a permis de saisir toute la vérité existentielle de la phrase de Giussani : « Nous devenons un spectacle pour nous-mêmes [...] assurance inébranlable en la force de la grâce qui nous est donnée et renouvelée chaque matin » (p. 3), que rien n'arrive à mettre en discussion. Il n'y a pas de plus grande urgence que celle-ci, chaque

matin. C'est la conscience de cette grâce qui nous permet de nous lever de façon différente (c'est cela que les jeunes attendent de voir sur nos visages) par rapport aux autres et de pouvoir offrir ainsi en la vivant, en la portant affichée sur nos visages, la grâce qui nous rend différents. Comme tu l'as dit : « Il n'y a pas d'évidence plus grande que le fait que dans ma vie tout a été généré par la rencontre avec le charisme de don Giussani ».

C'est pour cette raison que beaucoup d'entre vous ont perçu la question de Taylor – citée à la Journée de début d'année – comme un don. C'est arrivé aussi au Royaume-Uni ?

Oui, ici aussi, incroyable ! J'ai été très surprise et émue en m'apercevant que le premier miracle qui ne va pas de soi est justement le fait d'être ici aujourd'hui et de ne pas avoir abandonné cette histoire (malgré le scandale, la douleur, l'incompréhension éprouvés souvent du fait que nous restons vraiment des hommes pleins de limites), comme tu nous l'as rappelé, mais j'ai été encore plus émue d'entendre la phrase de Charles Taylor que tu as citée et que j'ai commencé à faire mienne. Elle est devenue un « ver » au cours de la dernière semaine qui continue de résonner dans les choses que je fais chaque jour, dans ma vie quotidienne (amener un enfant à la maternelle, changer une couche et allaiter l'autre, cuisiner, nettoyer la maison, faire les courses, parler avec la voisine, être face à mon mari et son stress au travail, essayer de comprendre quoi faire au retour du congé maternité). Je me demande : « Pourquoi suis-je restée ? Pourquoi est-ce que je reste ? Pourquoi est-ce que je conduis le lundi soir tard pour aller à l'école de communauté avec toutes ces personnes avec lesquelles je n'ai, de fait, pas beaucoup de familiarité ? Pourquoi vais-je à la messe dans ma paroisse où, n'étant arrivés que 6 mois avant la pandémie, je ne connais encore personne à part l'ancien curé qui vient juste d'être envoyé à l'étranger ? ». Je n'ai pas tout compris à ce qui a été dit à la Journée de début d'année, de la même façon que je ne comprends pas tout ce qui est dit à l'école de communauté (et tant mieux, ai-je envie de dire !) mais, comme Pierre, je peux dire : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de vie éternelle » (Jn 6,68). Et une correspondance avec ce que je vois et entends et une plénitude de vie que je ne peux nier sont souvent évidentes. Si bien que tout en continuant à me tromper et à l'oublier des milliers de fois, je peux dire que je suis maintenant « générée » par cette rencontre et cette histoire et je suis reconnaissante de pouvoir suivre et certaine que cela me convient. Cette évidence qui s'impose devant mes yeux est aussi ce qui me permet de me remettre en jeu après dix-huit mois de confinement au point de me sentir chez moi dans un pays que je ne connais pas encore pour de nombreuses raisons, et cela me fait espérer dans l'avenir. Je te remercie encore pour ton amitié et la paternité que tu nous montres.

Donc, si nous faisons attention (comme nous le disait Giussani) à ce qui arrive dans notre vie, comment dépassons-nous le « manque de méthode » qui nous fait considérer comme acquis l'origine ? Tu as parlé « d'un “ver” qui continue à résonner dans les choses que je fais [...]. Je me demande : “Pourquoi suis-je restée ? ” », en reprenant la même interrogation que celle de Taylor. Et tu te surprends – admirez comment nous pouvons arriver à saisir la portée de la phrase de Giussani ! - : « Le premier miracle qui ne va pas de soi est justement le fait d'être ici aujourd'hui et de ne pas avoir abandonné cette histoire » parce que « une correspondance [...] et une plénitude de vie sont évidentes » si bien que « je peux dire que je suis maintenant “générée” par cette rencontre [...]. Cette évidence [...] s'impose devant mes yeux ». Si cette évidence ne s'impose pas comme un fait existentiel, tout le reste prend le dessus : toutes les fatigues, toutes les difficultés, toutes les querelles quotidiennes.

Quand ce n'est plus cette évidence qui détermine mon présent, non pas parce que tu la nies – attention, elle n'a pas dit l'avoir niée – mais simplement parce qu'elle va de soi, qu'est-ce qui détermine la vie ?

J'ai été très frappé par la question de Taylor à propos de ce qui est arrivé au Québec dans les années soixante. La question s'est imposée plus fortement à moi au début de l'année scolaire car la pensée qui me revenait en tête le plus souvent était : « J'enseigne “encore” à l'école ». Je t'assure que cette pensée est plutôt répandue parmi les enseignants. Il y avait vraiment, et il y a, une fatigue, un désir de ne pas s'engager et, très souvent, la tentation est celle de se retirer. Pas de l'école – elle paie ton

salaires ! – mais d'un engagement, de ne pas mettre en jeu mon humanité. Mais le Seigneur ne laisse pas très longtemps ce manque de désir en moi. Et il s'est produit ceci avec un élève qui a des difficultés en maths. D'habitude, face aux mauvais résultats de mes élèves, j'ai tendance à être plutôt brusque mais un jour, je lui ai dit : « Ok, les maths sont importantes mais ce n'est pas la chose la plus importante de la vie ». À partir de là, on a échangé un peu. L'autre jour, il m'a arrêté dans le couloir et m'a donné un petit cadeau en me disant : « Professeur, vous en avez parlé l'autre fois en cours et j'ai eu l'impression que cela vous plairait de l'avoir, je l'ai donc cherché et je voulais vous l'offrir ». Cela m'a beaucoup surpris et je lui ai dit : « Comment as-tu fait pour comprendre que cela me plairait ? » car je ne l'avais pas dit explicitement. Et il m'a répondu : « Vous savez, professeur, les choses que vous enseignez je ne les comprends pas encore, mais je vous écoute car vous aussi, la dernière fois, vous m'avez écouté ». En rentrant chez moi, je me demandais la signification de tout cela ; je me suis souvenu de tes paroles à propos des personnes significatives et j'ai pensé à la manière dont ce jeune m'avait permis de remercier le Seigneur pour mon travail, avec toutes les limites que j'ai. C'est une petite chose mais qui me fait revenir chaque jour en classe en me mettant tout entier en jeu, avec mes limites et mes manques car si je n'avais pas écouté ce garçon avec tout ce que je suis, avec toute ma pauvre humanité, il ne serait resté en moi que le désir de m'en aller comme cela s'est produit pour tant de personnes au Québec dans les années soixante. Et j'ai repensé aux paroles de don Giussani que tu nous as fait réécouter : « Quand on se lève le matin, mes amis, quand nous nous levons le matin, que désirons-nous ? Il faut lutter – c'est vrai – pour franchir toute la gangue des désirs qui se présentent instinctivement à notre cerveau, à notre conscience, à notre âme, il faut résister à cela et pénétrer cette gangue pour aller au fond de tout, vers ce désir de Son souvenir ! » (p.14). Je te remercie pour tout.

Comme vous le voyez, malgré tout ce qui nous est arrivé, nous pouvons recommencer à travailler en voyant l'emporter « une fatigue, un désir de ne pas s'engager et la tentation, très souvent, est celle de se retirer. Pas de l'école – elle paie ton salaire ! – mais d'un engagement, de ne pas mettre en jeu mon humanité ». Quand don Giussani disait que le mouvement a comme unique but celui de « nous mettre en jeu nous-mêmes » (p.11), c'est-à-dire de mettre en mouvement le moi, combien il avait raison ! Si nous ne sommes pas mis en mouvement, nous démissionnons de l'engagement avec notre humanité. Combien le Mystère peut se servir de n'importe quelle personne – parfois la moins prévisible comme un garçon apathique mais loyal envers la présence qu'il a devant lui – pour nous rappeler, pour nous réveiller face à cette conscience de soi dont nous avons besoin pour vivre. Quelle acuité a ce garçon ! « Les choses que vous enseignez je ne les comprends pas encore, mais je vous écoute car vous aussi la dernière fois, vous m'avez écouté ». Cela t'a permis de rentrer chez toi en remerciant le Seigneur de l'avoir rencontré. C'est comme cela que nous pouvons nous réveiller et – si nous sommes attentifs – de ne plus rien considéré comme allant de soi : cette « petite chose me fait revenir chaque jour en classe en me mettant tout entier en jeu », c'est-à-dire en t'engageant avec ton humanité. Et cela devient une possibilité pour tes élèves aussi : en effet, la pire chose qui pourrait leur arriver serait que tu cesses de t'engager avec ton humanité. Quand tu t'engages, même celui qui a des difficultés en maths peut commencer à se réveiller. Qui sait ce que tu découvriras dans ce garçon qui a commencé à bouger au centre de son moi !

Je veux te raconter une petite chose qui m'est arrivée. Après avoir couché les enfants, dans un moment rare de sérieux avec la vie, plutôt que de regarder la télévision « affalés » sur le canapé, mon mari et moi nous avons décidé de lire ensemble le texte de la Journée de début d'année. Quand j'ai commencé à lire à haute voix la brève introduction et le premier point, j'ai été touchée car je me suis rendue compte que cela me décrivait vraiment en ce moment précis. Ces jours-ci, une fois rentrée à la maison après avoir emmené les enfants à l'école, j'étais toujours surprise d'éprouver une grande nostalgie qui devenait très souvent une inquiétude que je croyais due à ma situation professionnelle incertaine. J'ai passé la journée à essayer de faire des choses utiles – pour mon avenir aussi - mais l'impression de vide était pesante. Le soir, mon mari est arrivé à la maison et, comme d'habitude, nous avons préparé le repas et mis les enfants au lit. Jusque-là rien de particulier. Alors que quelque

chose était déjà arrivé : pendant que je lisais le premier point, j'ai repensé à des petits gestes attentionnés et gentils de mon mari ce soir-là, des gestes pleins d'estime et d'affection qui n'étaient pas liés à ce que je fais ou ne fais pas pour la famille, à ce que j'arrive, ou pas, à faire pour mon travail. Des gestes qui disaient simplement : « Je suis content de te voir et je veux être avec toi maintenant ». Des gestes qui étaient là aussi les jours précédents mais qui ne m'avaient pas mise en mouvement : je les avais considérés comme allant de soi, sans m'en apercevoir. Je n'ai pu m'apercevoir de cette grâce qui existait, et qui existe, qu'au moment où j'ai choisi de ne pas considérer comme allant de soi mon appartenance à l'Église et au mouvement, en lisant justement le texte du début d'année et en sortant de ma zone de confort, non pas mentale, mais réelle, du canapé et de la télévision ! Quand on s'aperçoit qu'il y a la grâce, et qu'elle existait aussi avant quand je ne la voyais pas, la tristesse – c'est vrai ! – devient une amie : elle m'aide à m'apercevoir que la seule chose dont j'ai besoin c'est cette grâce, cette caresse. Cette caresse donne un sens à mon existence : il y a Quelqu'un qui m'a voulue ici, maintenant. Ma vie, dans toutes ces petits recoins, est précieuse pour Lui. Moi, je suis là, j'existe... Grâce à Dieu. Encore merci et bon travail.

Sans un moment de rare conscience de ton humanité et de sérieux avec l'humain, tout ce que tu as découvert ensuite serait passé inaperçu devant toi, mon amie. Avoir laissé de la place à ce que nous sommes dit à la Journée de début d'année t'a fait découvrir les gestes attentionnés et gentils de ton mari et tu t'es sentie aimée (« Je suis content de te voir et je veux être avec toi maintenant »). C'est de cela dont nous avons besoin : « Je n'ai pu m'apercevoir de cette grâce [...], qu'au moment où j'ai choisi de ne pas considérer comme allant de soi mon appartenance à l'Église et au mouvement ». Quelle portée a cette découverte !

Comment cette expérience facilite-t-elle la compréhension d'une autre partie du texte de l'école de communauté, à savoir, la phrase de D'Annunzio, citée par don Giussani, qui a provoqué une « secousse » dans notre mentalité ?

Ces jours-ci, j'ai lu et relu l'intervention de don Giussani que tu nous as proposée à la Journée de début d'année. Je souhaite mieux comprendre ce que tu nous as communiqué et, donc, je voulais te soumettre certaines questions. Je voudrais mieux comprendre, par exemple, le passage qui me semble être celui de l'amour envers l'autre (avec le « a » minuscule) à l'amour pour l'Autre (avec le « A » majuscule) : ce « passage » existe-t-il et, dans ce cas, les deux formes d'amour – si on peut le dire ainsi - sont-elles liées ? Se produisent-elles au même moment ? Immédiatement après, il y a un autre passage que j'ai du mal à comprendre à propos de la phrase de D'Annunzio citée par don Giussani : « J'ai ce que j'ai donné » (p.12). En l'écoutant, j'ai pensé instinctivement – indépendamment de la personnalité de D'Annunzio – qu'il s'agissait d'une expression louable et que don Giussani la citait dans un sens positif en tant qu'expression du don de soi, et pour laquelle si je ne donne pas, je n'ai rien, je ne possède rien. En somme, un hymne à la générosité, une attaque envers l'égoïsme. Entendre, au contraire, critiquer âprement cette phrase m'a perdu totalement et m'a fait mal aussi. J'ai pensé en effet que je dois être encore loin de la manière de juger de don Giussani. J'ai l'impression que sa critique renvoie au volontarisme sous-entendu dans la phrase de D'Annunzio où tout semble centrer sur la capacité de la personne et son effort de volonté. Je voulais donc te demander un éclaircissement. Je me souviens, en particulier, des phrases de L'annonce faite à Marie que nous nous rappelons souvent, là où Claudel fait dire à ses personnages : « Est-ce que le but de la vie est de vivre ? [...] Il n'est pas de vivre, mais de mourir, [...] et de donner ce que nous avons en riant » (P. Claudel, L'annonce faite à Marie, Gallimard, Paris 1940, p. 65). Quelle différence y a-t-il entre le « donner » auquel on fait référence dans ces phrases et le « donner » dont parle D'Annunzio ?

Je te remercie car tu nous fais voir en quoi consiste le travail de l'école de communauté auquel nous sommes appelés : une comparaison entre ce que nous pensons et ce qui nous est proposé. Tu pensais que ce que disait D'Annunzio était juste et tu as été surpris par la critique âpre de don Giussani. Les personnes qui sont intervenues avant toi ont illustré – si nous avons été attentifs - la vérité de ce que dit Giussani : « “J'ai” – disait D'Annunzio – “ce que j'ai donné”. Il n'y a rien de plus illusoire, et donc pas de mensonge plus bouffi que cela ». Pourquoi ? Parce que cette affirmation considère

comme évident que j'ai l'énergie, les forces pour faire quelque chose par moi-même. C'est pour cela que Giussani dit que la phrase juste est : « J'ai ce que j'ai été donné ! » (p.12). La première « activité », comme nous nous le sommes toujours dit en nous référant au chapitre dix du *Sens religieux*, est une « passivité », quelque chose que l'on reçoit. Don Giussani le répète quand il parle de la charité : le don de Dieu est la première initiative. « Je t'ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu pitié de ton néant » (cf. Jr 31,3). C'est pour cette raison que « Je suis, je consiste, j'ai ce que j'ai été donné » (p. 12) car par moi-même, je ne suis rien. La première chose à comprendre est que tout ce que je suis m'a été donné.

Quelle est donc l'erreur de D'Annunzio – comme souvent la nôtre - ? Considérer l'origine comme allant de soi. « On n'est pas capable », dit Giussani, « d'aimer, [c'est-à-dire de donner] d'être amis, si on ne reconnaît pas qu'on a été aimé » (p. 12). C'est la grande nouveauté que Jésus a introduit : « Quant à nous, nous aimons parce que Dieu lui-même nous a aimé le premier » (cf. *IJn* 4,19). Et cette priorité se produit toujours, et pas seulement au début. Et, continue Giussani, « exister signifie être constamment voulu [...] être aimé [...] être appelé du néant à chaque instant. C'est la consistance de mon moi que Tu me veuilles » (p. 12). Plus nous en sommes conscients, plus nous pourrons, ensuite, donner. Ce dont surgit notre don n'est pas autre chose que recevoir continuellement. Si on ne comprend pas cela, on ne peut résister très longtemps sans finir par dépendre du retour, de ce que les autres nous donne en échange. Si nous ne partons pas de la grâce reçue et redonnée constamment et gratuitement par le Christ, pour pouvoir continuer à aimer nous aurons toujours la prétention que l'autre réponde, et tôt ou tard, nous nous lasserons et nous nous arrêterons de « donner ». Et la phrase de D'Annunzio se révélera dans toute sa fausseté.

Il est donc intéressant de nous aider à comprendre ce que nous dit Giussani, donc décisif que notre conscience de nous-mêmes grandisse, décisif de reconnaître que ma consistance est « que Tu me veuilles, ô Dieu » (p. 12). C'est la conscience de soi. Et comme nous le voyons, c'est tout sauf évident, en effet, nous l'oublions bien souvent et, comme D'Annunzio, nous partons à l'attaque en agissant sans nous en rendre compte, en pensant que c'est nous qui sommes à l'origine de tout.

Par conséquent, il est crucial d'identifier dans l'expérience ce qui réveille chaque fois notre conscience comme l'écrit l'un d'entre vous : « Pendant que je relisais certains passages de la Journée de début d'année, une chose m'a beaucoup frappé et j'ai commencé à travailler dessus. Quelle est la chose la plus importante que j'ai ? La compagnie, les femmes, l'argent, le coucher de soleil, ma carrière, tout ce qui m'entoure ? Quelle est la chose la plus importante que j'ai ? La conscience de soi, savoir qui je suis, savoir ce que je fais au monde, le but que j'ai, c'est la chose la plus importante que j'ai, il n'y en a pas d'autre ; si je n'ai pas ça, je ne sais pas pourquoi je vis. Mais seul, je n'arrive pas à maintenir la conscience de moi vivante, surtout en ce moment où je me distrais et où avec le temps j'oublie [c'est ça le problème : que l'origine, le but, disparaît de notre conscience par oubli et distraction]. Ainsi, Jésus a créé une histoire, une compagnie guidée vers le destin. Et moi, en existant, en cherchant, en suivant avec mon cœur, je peux pénétrer toujours plus dans la chair de la journée avec cette nouveauté » sans laquelle il n'y a pas de fraîcheur dans la vie. C'est la conscience que D'Annunzio n'avait pas et que tu as : « Seul, je n'y arrive pas ».

Nous aussi, nous pouvons penser comme D'Annunzio si quelqu'un ne vient pas à notre aide.

L'histoire du Décret sur les mouvements qui impacte la Fraternité, et celui relatif aux Memores Domini en particulier, m'ont profondément provoquée et ont fait surgir une question : « Comment ai-je vécu et comment est-ce que je vis le charisme dans ma vie quotidienne ? ». J'ai redécouvert en moi, la responsabilité réelle du charisme, la gratitude profonde pour Celui qui m'a prise à travers cette histoire particulière. Et j'ai vérifié que c'est l'occasion concrète à travers laquelle le Christ me rencontre à nouveau et me demande : « M'aimes-tu ? ». Il y a quelques jours, j'ai été invitée à dîner chez une jeune collègue avec laquelle est né un beau rapport d'estime réciproque. Il y a longtemps, elle m'avait écrit ce SMS : « Je vous vois comme vous êtes aujourd'hui... un visage prolétaire, souffrant, et pourtant infiniment doux. Une de ces personnes bénéfiques que tu rencontres par hasard et que tu as envie d'embrasser parce qu'elles te sourient du fond de leur expérience humaine et te

dédouanent d'un coup de l'autre moitié du monde, celle accablante des personnes enfermées dans leur mare d'obscurité ». En lui parlant de ma vocation (je ne lui avais encore rien dit de moi à ce propos), j'ai été émue car je lui ai dit que la seule raison adéquate et vraie qui dit qui je suis, du regard différent que je vois en moi, est que j'ai été et que je suis voulue et aimée continuellement, à chaque instant, telle que je suis, par le Christ. Que, sur le chemin du mouvement, j'apprends à aimer toujours plus mon humanité et celle des autres, famille ou étrangers. Elle est restée muette puis a dit : « Ça se voit que tu es une femme équilibrée ». J'ai pensé à don Giussani qui disait à la Journée de début d'année : « On aime sa propre identité en aimant un Autre... Même si personne ne le regarde, celui qui s'aperçoit de cela est un homme libre, équilibré, éventuellement avec un regard douloureux sur la réalité » (p. 12). Et j'ai pensé aussi à toi qui avait rappelé ces paroles de don Giussani : « À mesure que nous mûrissons, nous devenons un spectacle pour nous-mêmes et, si Dieu le veut, pour les autres. Spectacle de limites et de trahisons et par conséquent d'humiliation et, simultanément, d'une assurance inébranlable en la force de la grâce qui nous est donnée et renouvelée chaque matin. De là vient cette audace ingénue qui nous caractérise » (p. 3). Le désir de la mémoire du Christ dans mes journées ne va jamais de soi, il n'est pas le fruit d'un effort de volonté, il est simplement lié à une règle : je m'aperçois qu'il est donné, renouvelé à chaque instant et je ne joue correctement ma liberté que si elle cède à ce désir. Merci pour ta paternité sur ce chemin toujours plus fascinant.

« Le désir de la mémoire du Christ dans mes journées ne va jamais de soi » ; c'est cela qui rend la vie différente, pas nos succès, pas les choses qui arrivent selon ce que nous pensons. Seule la mémoire du Christ nous rend libres de tout le reste, et équilibrés. Mais comment obtient-on cette conscience de soi afin que notre vie soit libre et que nous ne dépendions pas des miettes qui tombent de la table de quelqu'un ? « La seule raison adéquate et vraie qui dit qui je suis [...] est que j'ai été et que je suis voulue et aimée continuellement, à chaque instant, telle que je suis, par le Christ ». La conscience de soi s'obtient si nous ne considérons pas ceci comme évident, sinon à la fin, tout se réduit à du volontarisme, comme le soutient D'Annunzio.

Mais alors, de quoi avons-nous besoin pour que la mémoire du Christ ne devienne jamais évidente dans nos journées ? Quel est le but de l'appartenance au mouvement, au charisme ?

Qu'aucun don de grâce ne me fasse plus défaut est ce qui est mis continuellement en face de moi et rappelé, même de manière théâtrale et imprévisible, plus qu'inattendue, pour prendre encore plus conscience de l'Auteur fidèle. Deux faits dans les jours qui ont suivi la Journée de début d'année l'ont rendu encore plus évident. Le premier : dans un message, un de mes ex-collaborateur (je suis à la retraite depuis dix mois) me dit qu'il a pensé à moi. Il prépare un concours et m'écrit : « Je me suis demandé : "Que ferais-tu ?" » et puis : « Ceci en dit long ». Dans « Ceci en dit long », il y a toute la reconnaissance d'un rapport significatif et bon pour lui qui me fait dire : « Vraiment, quand on appartient, il suffit que tu respires pour être une présence ! ». En effet, pendant le peu d'années de travail ensemble, je n'ai rien fait d'autre que mon travail. Le deuxième fait : j'apprends qu'une négociante avec qui nous travaillons habituellement va très mal à cause d'une maladie grave diagnostiquée depuis peu. J'envoie immédiatement un message à sa fille qui travaille avec elle. Une minute plus tard, sa fille m'appelle. Elle me remercie pour la pensée et lui être proche mais me dit qu'elle m'appelle surtout et principalement parce que sa mère depuis la dernière fois où nous nous sommes vus – et on ne savait encore rien de sa maladie – n'a fait que lui parler en continu de la façon dont je l'avais regardée ce matin-là et de la façon dont je l'avais saluée. « Comme s'il avait tout vu... Et il s'en est retourné le cœur triste » dit sa fille au téléphone et elle ajoute : « J'ai toujours noté en vous un regard différent, beau. Mais pas à ce point... Je veux tellement vous remercier ». Je me suis demandé : « Pourquoi elle qui n'a jamais été l'objet de ce regard m'appelle-t-elle ? Quel reflet a eu le récit de la mère sur sa fille ? Et la mère, qu'a-t-elle vu ? ».

Ce n'est que lorsque nous sommes réveillés de notre torpeur, de notre distraction (comme nous le voyons en ce moment), de notre oubli, que nous pouvons porter la nouveauté qui nous a été donnée même uniquement en respirant – comme tu le dis – ou en regardant l'autre parce que c'est là qu'il y

a tout ce que nous avons reçu. C'est ce que nous jouons dans la circonstance que nous sommes appelés à vivre pour répondre à la demande de l'Église.

Je voudrais d'abord te remercier pour la paternité que tu as toujours eue envers chacun de nous. Ce qui s'est produit ces derniers temps par rapport à la Fraternité, et en particulier le Décret du Dicastère pour les laïcs, la famille et la vie, m'interrogent sur ce que signifie pour moi vivre l'expérience du mouvement et celle de la Fraternité. Je suis inscrit depuis plus de trente-cinq ans et c'est vraiment pour moi la grâce de Dieu qui se fait présente chaque jour. Le pape lors de la rencontre du 16 septembre avec les responsables des mouvements, nous a rappelé : « En tant que membres d'associations [...] Vous cherchez avec dévouement à vivre et à faire fructifier les charismes que l'Esprit Saint, à travers vos fondateurs, a confié à tous les membres de vos réalités associatives, au profit de l'Église [...] ce Décret nous pousse à accepter quelques changements et à préparer l'avenir à partir du présent » (François, Discours, 16 septembre 2021). Je me suis demandé ce que cela signifie pour moi que la Fraternité procède à des modifications de ses statuts. Au début, j'y pensais presque comme à quelque chose qui me concernait peu, convaincu que la diaconie de la Fraternité et toi vous l'auriez fait au mieux. Mais j'ai repris ensuite la question concernant ce qu'est le charisme pour chacun de nous, comme tu nous l'as rappelé récemment : « Chacun a la responsabilité du charisme rencontré », et l'a pour le monde entier. Alors, j'ai surpris en moi une attitude différente. Chacun de nous est un sujet, un moi actif dans la Fraternité. La modification des statuts me concerne donc – et comment ! – justement pour cette raison qui s'appuie sur la conscience de soi que tu nous rappelais pendant la Journée de début d'année. La modification des statuts m'interpelle moi aussi et le travail qui en sortira sera une richesse – pour nous et pour tous -. C'est pour cette raison que j'espère que l'ébauche préliminaire que vous préparez pourra circuler largement dans tous les groupes de Fraternité afin que chacun puisse offrir sa propre contribution. Merci.

Merci à toi ! Car tu nous rappelles de nouveau combien il est fondamental que nous prenions tous toujours plus au sérieux l'affirmation selon laquelle « chacun a la responsabilité du charisme rencontré » (L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Éditions Parole et Silence, Paris 2011, p. 143), comme nous l'a dit don Giussani. Comme je vous l'avais déjà annoncé, un travail organisé d'adaptation des statuts de la Fraternité par rapport aux dispositions du Décret général, entré en vigueur le 11 septembre dernier, est en cours. La Diaconie de la Fraternité discutera le plus vite possible sur une première ébauche, à soumettre à l'évaluation du Dicastère pour les laïcs, la famille et la vie. Vous serez informés en temps utile des contenus et des premiers résultats de ce travail afin que chacun de vous puisse exercer, comme tu le souhaites, sa responsabilité dans la Fraternité. Ce travail représente une première phase concernant l'exercice de sa responsabilité pour chacun. En effet, dès que le Dicastère aura approuvé tous les changements statutaires demandés, la responsabilité la plus grande à laquelle nous serons appelés – comme le Décret le demande à chaque membre de la Fraternité – sera celle de reconnaître celui que l'Esprit nous donne pour nous guider selon la méthode indiquée par don Giussani, comme nous l'avons entendu : « On ne choisit pas le maître : on le reconnaît ! » (p. 14), car il nous est donné par l'Esprit Saint. Giussani nous a justement offert quelques suggestions sur la façon de vivre cette responsabilité dans l'enregistrement que nous avons écouté lors de la Journée de début d'année.

Salut. Reprendre les paroles de don Giussani : « Dans la vie, l'important est de reconnaître le maître ! En effet, on ne choisit pas le maître : on le reconnaît ! » et les tiennes : « Mais comment le reconnaître ? » m'a donné envie d'aller reprendre le passage du chapitre 2 d'Engendrer des traces dans l'histoire du monde, au paragraphe 9 Un charisme en acte : la responsabilité de chacun. Vers la fin on lit : « Voici notre vertu : la confrontation avec le charisme dans son originalité à travers l'éphémère dont Dieu se sert. [...] Pour l'instant, la confrontation ultime se fait avec la personne avec qui tout a commencé. Cette personne peut se dissoudre, mais les textes laissés, ainsi que le suivi interrompu, si Dieu le veut, des personnes indiquées comme points de référence, comme interprétation vraie de ce qui se produit, deviennent instruments pour la correction et la résurrection,

*ils deviennent instruments pour la moralité. La ligne des références indiquées est ce qu'il y a de plus vivant dans le présent, parce qu'un texte peut aussi être mal interprété ; il est difficile de l'interpréter de façon erronée, mais cela reste possible. [...] Si donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre ne signifie pas un point de référence précis, son historicité disparaît, sa tangibilité se déprime : on ne donne plus sa vie pour l'œuvre d'un Autre mais pour sa propre interprétation, son propre plaisir, pour son propre avantage ou point de vue » (L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., pp. 145-146). Et voici ma question : comment, reconnaître le maître, peut ne pas devenir le fruit de l'une de mes interprétations comme le disait don Giussani ? Car ce qui me correspond le plus est de regarder ce que regarde l'autorité en ce moment, plutôt que suivre mon inspiration, mon aversion ou ma sympathie. Merci.*

Ce à quoi nous appelle l'Église aujourd'hui c'est justement de reconnaître cette référence dont parle don Giussani. Et la méthode que don Giussani nous a indiquée ne change pas : « On ne choisit pas le maître : on le reconnaît ! » (p. 14). L'alternative – que nous devons bien saisir – est entre le choix et la reconnaissance : si chacun de nous choisit selon ce qu'il pense, selon sa propre interprétation, ou bien s'il reconnaît celui qui se révèle une aide pour répondre à notre vrai besoin dans l'expérience. Ces temps sont à notre disposition jusqu'aux prochaines élections des nouveaux responsables de la Fraternité (selon la modalité définie par les nouveaux statuts qui seront approuvés par le Dicastère) pour nous entraîner à le reconnaître, chacun là où il est. Et si nous sommes attentifs à ce que nous vivons dans notre expérience, chacun peut déjà commencer à reconnaître celui que l'Esprit nous donne.

Cette semaine, au travail, il s'est produit un fait qui m'a permis de mieux comprendre qui est le maître, l'autorité. Je me suis aperçue que cela ne vaut pas seulement pour moi mais aussi pour les personnes que nous rencontrons. Lundi matin, en saluant une collègue et en lui demandant comme s'était passé le week-end, elle m'a parlé de la difficulté qu'elle vit avec une personne qui lui est chère. Elle m'a fait la liste de tous les manques, avec toute une série de reproches, compréhensibles aussi. Je lui ai conseillé de parler à cette personne et de lui dire sincèrement son malaise, sans récriminer par rapport à tout ce qui n'allait pas, mais en essayant de la provoquer avec des questions qui feraient émerger ce qui lui tenait vraiment à cœur, du type : « Mais tu es heureux ? Un rapport comme ça avec moi te suffit ? Tu n'as pas envie de partager ce qui t'arrive sans vivre seul toutes tes difficultés et tes réussites ? ». Le jour suivant, elle me remercie et me dit : « Tu n'imagines pas combien tu m'as aidée. Après lui avoir parlé, il s'est mis à pleurer et m'a demandé de l'aider sur ce chemin. Ce n'est pas un hasard si je t'ai justement rencontrée en ce moment difficile ». Cela me touche par rapport à ce que j'ai écouté à la Journée de début d'année : « Que faut-il alors pour reconnaître le maître ? » Tu disais : « La conscience de la nature de notre vrai besoin, une conscience claire de soi-même [...] ». Il n'existe pas d'autre critère ». C'est ce qui s'est produit pour ma collègue et c'est ainsi pour moi aussi, comme ça l'était pour don Giussani qui disait : « Si je désire [certaines] choses, Dieu me les enseigne par ceux qui les vivent, par ceux qui les vivent déjà » (p. 16). La chose importante, alors, c'est d'être conscients de notre vrai besoin car ce n'est qu'ainsi que nous pouvons saisir ces présences qui nous font sursauter en raison de la correspondance avec notre cœur. Vraiment merci pour les pas de conscience que tu m'aides à faire car c'est ainsi qu'il est possible de profiter vraiment de la vie quotidienne.

Dieu m'enseigne ce que je désire non pas à partir de ce que je décide, moi, ou de ce que je choisis, mais de celui qui le vit déjà. C'est quelque chose de reconnaissable que nous devons suivre si nous ne voulons pas décider en n'en faisant qu'à notre tête. C'est une obéissance face à ce qui arrive, comme tu l'as rappelé avec les paroles de Giussani : « Si je désire [certaines] choses, Dieu me les enseigne par ceux qui les vivent, par ceux qui les vivent déjà », parfois de façon la plus inattendue.

Salut à tous. En août, j'ai commencé un doctorat à l'étranger. Un soir, je suis allé dîner chez une famille du mouvement qui habite à une demi-heure de train. Je ne les avais jamais vus de ma vie, nous n'avons rien en commun et, pourtant, ça été une soirée où je me suis senti chez moi. Il y avait

une telle syntonie, injustifiée, que je me suis ouvert en racontant ma vie, en parlant de ma famille et des doutes (à propos de mon avenir, de mon déménagement à l'étranger) qui me tourmentent, des choses que je n'avais même pas racontées à mes amis les plus chers. En rentrant chez moi en train, j'ai été étonné d'être reconnaissant d'être là (cela semble absurde !) et un peu moins effrayé par l'avenir qui m'attend et qui, avant, me terrorisait. Je me suis demandé : « Que s'est passé ce soir ? Comment est-il possible de se sentir soi-même chez des gens que je ne connais pas ? D'où vient cette syntonie ? Qu'est-ce qui a changé ma position ? Seulement une soirée agréable en compagnie ? ». Le week-end suivant, j'ai trouvé la réponse dans la Journée de début d'année : « "Le charisme est la manière dont l'Esprit, l'énergie de l'Esprit laisse entrevoir l'évidence, c'est-à-dire la vérité de la foi et sa capacité de transformation." Or, un charisme suscite une affinité et "cette affinité est appelée 'communion'. La réalité de cette communion vivante est appelée 'mouvement'" » (p. 4). Je n'ai pu trouver aucune autre explication à ce fait en dehors de la foi vécue dans le mouvement qui est le seul facteur que j'ai en commun avec cette famille d'inconnus. Une expérience comme celle-ci rend, pour moi, raisonnable la foi en Jésus-Christ que l'on peut rencontrer physiquement, garantit une liberté et une unité humainement impossibles (comme avec cette famille par exemple) à reproduire et permet une véritable expérience de paix. Je me permets une dernière réflexion. Cette expérience a aussi été un critère qui m'a servi pour me confronter au Décret sur les mouvements. Pour moi, le charisme est ce que j'ai vécu ce soir-là et rien d'autre. Et ceci est possible parce que le mouvement est arrivé jusqu'à moi (et à eux) à travers d'autres personnes qui m'en ont parlé. Ces personnes suivent le parcours que tu nous indiques et pour moi, il n'existe rien d'autre. Les giessini (nom donné aux gens de CL NdT) dans les années soixante reconnaissaient ce qui se produisait devant leurs yeux et qui était vivant pour eux, comme on le voyait dans les citations de Pier Alberto Bertazzi dans ton message à l'occasion de sa mort. Je ne sais pas comment tout cela se traduira d'un point de vue de la révision des statuts de la Fraternité, mais je sais que quand l'expérience de la foi – comme je l'ai vécu, justement – ne devient pas le critère avec lequel on regarde le rappel de l'Église, on tombe inévitablement dans les bavardages à propos desquels le pape nous met continuellement en garde.

Par conséquent, le critère pour réaliser cette reconnaissance est l'expérience de la foi. C'est pour cela que je ne serai jamais fatigué de répéter ces mots de don Giussani que j'avais déjà cités à la Journée de début d'année : « Une foi qui ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente [par exemple, lors d'un dîner], confirmée par celle-ci [qui te permet de rentrer chez toi en étant différent de ce que tu étais en y allant, en ayant moins peur par rapport à l'avenir] [...], ne peut pas être une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire » (p. 4). Nous l'avons dans les interventions de ce soir. Voilà la méthode utilisée par Dieu : « Nul n'a vu Dieu, le Fils nous l'a fait connaître » et aussi : « Celui qui me voit, voit le Père » (p. 13).

C'est la reconnaissance de cette Présence ce à quoi nous sommes tous appelés. Mais comment ? Comme nous l'avons entendu dire avant par l'un de vous : « Nous non plus, nous ne comprenons rien de ce que tu dis, mais si nous te quittons, où irons-nous ? » (p. 13). Cette Présence, ce n'est pas nous qui en avons décidé, nous ne l'avons pas choisie, mais nous l'avons trouvée face à nous et nous l'avons reconnue, comme l'ont reconnu Jean et André sans avoir besoin de je ne sais quelle stratégie ou de discussions entre eux. Pourquoi ? Parce que la vie, « la vie nouvelle il y a deux mille ans » disait don Giussani, s'expérimente en étant « avec Sa présence », avec une Présence que les disciples avaient reconnue et qu'ils n'avaient pas choisie. « Il y a deux mille ans, la vie nouvelle était d'être avec Sa présence. [...] C'était d'être avec Sa présence [...]. Le moi naissait avec sa consistance transparente, cristalline, avec sa force [...], vive, avec sa soif et sa capacité d'aimer » (p. 13). En utilisant les paroles de don Giussani à la Journée de début d'année, nous pouvons dire que la méthode tout entière est là : « La vie nouvelle était d'être avec Sa présence ».

Mais chacun de nous pourrait se demander : « Et aujourd'hui ? Où est-ce que je reconnais Sa présence ? Où est-il alors que nous voyons les églises se vider, que personne ne va au catéchisme et que les gens abandonnent l'Église ? ». Où est-elle alors Sa présence ? Le « où » ce n'est pas nous qui le décidons. Sa présence aujourd'hui est là où l'on fait l'expérience d'une vie ! C'est simple, la méthode ne change pas, comme ce fut le cas au début pour Jean et André. Il ne s'agit pas d'une vie

nouvelle (faites attention à la précision de don Giussani) pendant un bref instant – comme ce fut le cas pour les scribes et les pharisiens et pour toute la masse qui allait voir Jésus par curiosité ou par intérêt, ou pour avoir des miracles et s'en allait - mais d'une vie nouvelle qui devient toujours plus la tienne, toujours plus la mienne en étant avec Sa présence. Autrement, même nous, nous n'aurions pas de raison pour rester.

Nous ferons l'expérience de cette vie nouvelle si nous identifions et reconnaissons ce qui nous donne la vie, autrement avec le temps, nous ne resterons pas liés à l'Église, au mouvement et nous n'aurons pas de raison pour rester. Pour pouvoir rester aujourd'hui dans l'Église (on peut dire la même chose du mouvement), il faut une expérience présente, tellement réelle, consistante, qu'il n'y ait rien de plus désirable qu'elle. Je ne pense pas que nous puissions avoir une tâche plus fascinante dans les deux années à venir où l'Église nous demande de changer le guide de la Fraternité.

Du sérieux et de la loyauté avec lesquels nous soutenons ce travail, de l'attention que nous y mettons, de l'implication que nous pouvons avoir, dépendra (attention, c'est là que réside la gravité – au sens de valeur décisive – de la situation !) la possibilité de découvrir ce dont nous avons besoin pour rester dans l'Église. Nous pouvons le saisir en allant à un dîner ou dans d'autres modalités dont nous avons écouté la description ce soir. Si nous commençons ce travail maintenant, quand arrivera le moment de mettre en route tout le processus électoral, nous serons entraînés à reconnaître les présences qui nous aident à vivre. Si, au contraire, nous perdons notre temps, quand arrivera le moment de réaliser le choix avec un vote, ou mieux, la reconnaissance de celui qui devra guider – comme nous le demande l'Église – nous serons déterminés par nos réactions ou par nos interprétations au lieu de l'être par la reconnaissance de ce qui nous donne la vie, là où nous rencontrons la vie.

Bon travail et bon chemin à tous !

École de communauté. La prochaine école de communauté en visioconférence aura lieu mercredi 17 novembre à 21 heures. Ce mois-ci, nous continuons le travail sur la Journée de début d'année (comme vous voyez, il y a beaucoup à travailler !) et sur les chapitres 5 e 6 de *Y a-t-il un espoir ?* Si nous ne revenons pas au parcours que nous a proposé don Giussani en le faisant nôtre, nous succomberons à nos interprétations.

Je vous rappelle qu'il est possible d'envoyer des questions et de brèves interventions à sdccarron@comunioneliberazione.org, avant le vendredi soir pour l'étranger et le dimanche soir pour l'Italie, précédents notre rencontre, en laissant un numéro de téléphone portable pour pouvoir vous contacter.

Livre du mois. Je rappelle que le livre pour octobre et novembre est *Occhi che non vedono (Des yeux qui ne voient pas, ndt)*, de José Ángel González Sainz, édité par Bur-Rizzoli. Le texte est disponible en version papier et en e-book.

Tracce. Le 1^{er} novembre débute la nouvelle campagne d'abonnements dont le titre est : *Tracce chiare, amicizia lunga (Traces claires, amitié longue, ndt)*.

Comme l'année dernière, la campagne d'abonnements invite « à faire venir de nouveaux amis avec nous ». En outre, cette année, nous inviterons les très nombreux nouveaux amis qui ont reçu un abonnement en cadeau lors de la campagne précédente à le renouveler eux-mêmes. Nous demandons à ceux qui ont offert un abonnement l'année dernière de devenir les promoteurs de ce renouvellement, en mettant en jeu leur initiative et leur créativité : vous pouvez nous dire ce qui se passera en écrivant à la rédaction de *Tracce*. Des informations détaillées sur la campagne seront communiquées dans les prochains jours.

La Campagne des « Stands AVSI », a pour titre cette année : *La croissance, c'est toi. Le temps du courage.*

Elle sera en faveur du soutien de projets en Haïti, Ouganda, Amérique Latine, Liban et en Italie pour les familles qui ont le plus souffert des difficultés liées à la pandémie.

Ceux qui veulent organiser des événements pour soutenir la Campagne des Stands doivent se mettre en contact avec les référents AVSI indiqués sur le site www.avsi.org, section « *Campagna tende* ». Pour nous, participer à ce geste n'est pas seulement un acte de solidarité, aussi bon et utile soit-il, « à la D'Annunzio », pourrions-nous dire. La proposition que nous nous faisons est reprise par le slogan lancé il y a des années par la Banque Alimentaire : « Partager les besoins pour partager le sens de la vie ». Regarder en face les personnes que nous rencontrons, en ayant dans le regard ce qui donne sens à notre vie, est l'acte de charité le plus grand que nous pouvons faire. Ne ratons pas l'occasion de nous impliquer en vérifiant ce qui nous est le plus cher. Peut-être qu'ainsi nous ne le considérerons pas comme allant de soi parce que quelqu'un nous rappellera quel don nous avons reçu.

Pandémie et Gestes de la communauté. Comme nous le voyons, une grande partie des limitations anti-Covid se desserrent ou sont supprimées peu à peu. Je vous prie de toujours évaluer avec attention les modalités selon lesquelles nous proposons les gestes dans les communautés, en consultant aussi les professionnels experts en la matière (médecins ou responsables sécurité et prévention), afin de comprendre quelles mesures respecter. Je vous invite donc à considérer en toute liberté et sans schémas préconçus les modalités de proposition des gestes, en ayant aussi à cœur ce que nous avons découvert de positif durant c'est presque deux années de pandémie.

Veni Sancte Spiritus

Bonne soirée à tous ! Merci.